

Le Dualisme ou la fin de l'austroslavisme ?

Hélène Leclerc, Université de Toulouse 2

Dans une lettre ouverte datée du 11 avril 1848, l'historien tchèque František Palacký (1798-1876), historiographe des états de Bohême et auteur d'une *Geschichte von Böhmen* d'abord publiée en allemand, puis dans une version tchèque à partir de 1848 sous le titre sensiblement modifié *Dějiny národu českého v Čechách* [Histoire de la nation tchèque en Bohême], déclinait l'invitation à participer aux travaux préparatoires du Parlement de Francfort en se justifiant en ces termes :

Ich bin ein Böhme slawischen Stammes, und habe mit all dem Wenigen, was ich besitze und was ich kann, mich dem Dienste meines Volkes ganz und für immer gewidmet. Dieses Volk ist nun zwar ein kleines, aber von jeher ein eigenthümliches und für sich bestehendes; seine Herrscher haben seit Jahrhunderten am deutschen Fürstenbunde Theil genommen, es selbst hat sich aber niemals zu demselben Volke gezählt, und ist auch von Andern im Ablauf aller Jahrhunderte niemals dazu gezählt worden. Die ganze Verbindung Böhmens zuerst mit dem heil. Römischen Reiche, dann mit dem deutschen Bunde, war von jeher ein reines Regale, von welchem das böhmische Volk, die böhmischen Stände, kaum jemals Kenntniss zu nehmen pflegten.¹

Surtout, Palacký considérait que l'Allemagne qui se préparait avait vocation à détruire l'Autriche, « un État », affirmait-il, « dont le maintien, l'intégrité et la consolidation [étaient] et [devaient] être une affaire de la plus haute importance non seulement pour [son] peuple, mais pour l'ensemble de l'Europe, voire de l'humanité et de la civilisation même. »² L'historien voyait en l'Autriche un rempart essentiel au danger qui se profilait selon lui à l'Est, celui d'une « nouvelle monarchie universelle » dirigée par la Russie. On n'a souvent retenu de ce texte que la célèbre formule accrocheuse : « Si l'Empire autrichien n'existait pas depuis longtemps, on devrait, dans l'intérêt de l'Europe, dans l'intérêt de l'humanité même, s'empresse de le créer. »³ Par ce texte qui,

1 F. Palacký : « Eine Stimme über Österreichs Anschluß an Deutschland », document intégralement reproduit in Roland J. Hoffmann/Alois Harasko (Hg.) : *Odsun. Die Vertreibung der Sudetendeutschen. Vyhnaní sudetských Němců. Dokumentation zu Ursachen, Planung und Realisierung einer « ethnischen Säuberung » in der Mitte Europas 1848/49 – 1945/46. Dokumentace o příčinách, plánování a realizaci « etnické čistky » ve středu Evropy 1848/49 – 1945/46*, Bd. 1 : *Vom Völkerfrühling und Völkerzwist 1848/49 bis zum Münchner Abkommen 1938 und zur Errichtung des « Protektorats Böhmen und Mähren » 1939 / Svazek 1. Od probuzení národů a národnostních hádek 1848/49 k Mnichovské dohodě 1938 a zřízení « Protektorátu Čechy a Morava » 1939*, München : Veröffentlichung des Sudetenarchivs 2000, p. 99.

2 *Id.* (« [E]inen Staat, dessen Erhaltung, Integrität und Kräftigung eine hohe und wichtige Angelegenheit nicht meines Volkes allein, sondern ganz Europas, ja der Humanität und Civilisation selbst ist und seyn muß. »)

3 *Ibid.*, p. 100. (« [E]xistirte der österreichische Kaiserstaat nicht schon längst, man müßte im Interesse Europa's, im Interesse der Humanität selbst sich beeilen, ihn zu schaffen. »)

en confrontant brutalement l'opinion publique allemande avec la revendication d'une autonomie tchèque nationale et politique, allait accélérer la rupture entre Allemands et Tchèques en Bohême, Palacký énonçait bel et bien ce qui allait devenir le programme politique des Tchèques, c'est-à-dire la conception de l'austroslavisme, fondée sur le refus de l'intégration de la Bohême dans un État national allemand et sur le maintien de l'Autriche, mais une Autriche réformée qui tiendrait compte des nationalités.

Il existe somme toute relativement peu d'études sur l'austroslavisme ;⁴ la raison principale pourrait en être la paradoxale absence du terme chez les représentants mêmes de ce courant, à commencer par le plus illustre, František Palacký, qui n'a jamais recours à ce mot et ne se revendique jamais lui-même comme austroslave ou austroslaviste alors même que, comme le souligne l'historien allemand Hans Henning Hahn, le terme de panslavisme fait florès dans le discours journalistique et politique dès le début des années 1840. Plus encore, le terme d'austroslavisme est également absent de l'historiographie jusqu'à la dissolution de l'empire austro-hongrois et l'emploi qui est en fait depuis témoigne, selon Hans Henning Hahn, d'une certaine confusion, que cet historien se propose justement de pallier.⁵ Pour lui, l'austroslavisme ne saurait constituer un « mouvement politique ou culturel », il s'agirait bien plutôt d'un « discours d'identité slave en Autriche », c'est-à-dire « un discours sur le fait d'être Slave en Autriche avec tout ce que cela implique en matière de politique, culture, aspirations, espoirs et revendications de changements. »⁶ L'historien tchèque Otto Urban avait déjà souligné lui aussi qu'on ne trouvait après 1867 nulle trace de ce terme ou de ce concept, ni chez les personnalités politiques ou publicistes tchèques, ni dans la littérature scientifique ou les ouvrages de vulgarisation de l'époque.⁷ Toutefois, l'absence du terme ne signifie pas que l'idée n'a pas poursuivi son chemin, ce qu'Otto Urban concède volontiers puisqu'il examine les « traces » de l'austroslavisme après le Compromis austro-hongrois.

En dépit de ces paradoxes, on peut considérer que la conception de l'austroslavisme, par laquelle on peut entendre d'une part la tentative de définir la relation des Slaves d'Autriche à l'Etat autrichien, ce qui implique donc une solidarité slave, et d'autre part la question de la relation des

4 Cf. l'étude collective dirigée par Andreas Moritsch (Hg.) : *Der Austroslavismus*, Wien, Köln etc. : Böhlau, 1996, ainsi que quelques articles : celui de Hans Henning Hahn qui procède à une généalogie précise du concept : « Der Austroslawismus: Vom kulturellen Identitätsdiskurs zum politischen Konzept », in G.-B. Kohler, R. Grübel, H. Hahn (éd.), *Habsburg und die Slavia*, Frankfurt/M., Berlin, etc. : Peter Lang, 2008, p. 49-75, et celui de Zdeněk Šimeček : « Der Austroslawismus und seine Anfänge », in W. Koschmal, M. Nekula, J. Rogall (Hg.) : *Deutsche und Tschechen. Geschichte. Kultur. Politik*, München : Beck 2003, p. 73-81.

5 Hahn : *Habsburg und die Slavia* (note 4), p. 51-52.

6 *Ibid.*, p. 55 sq.

7 Otto Urban : « Der tschechische Austroslawismus nach dem österreichisch-ungarischen Ausgleich », in Moritsch : *Austroslawismus* (note 4), p. 36.

Slaves entre eux, atteignit son apogée « dans l'idéologie politique du mouvement national tchèque libéral autour de l'année 1848 ».⁸ Cependant, l'austroslavisme avait des racines bien antérieures, qui n'étaient pas exclusivement tchèques.⁹ L'historiographie tchèque et slovaque tend ainsi à voir en la personne du slaviste Josef Dobrovský (1753-1829) le fondateur de l'austroslavisme, dont les prémices apparaissent dans le discours adressé à Léopold II à Prague en 1791. Le titre de ce texte : « *Über die Ergebenheit und Anhänglichkeit der slawischen Völker an das Erzhaus Österreich* » évoque sans ambiguïté le lien qui unit et doit selon son auteur unir les Slaves et l'Autriche ; mais il s'agit ici d'une conception dynastique de l'austroslavisme, dimension qui, sans disparaître par la suite, ne sera pas autant mise en avant. L'autre père fondateur de l'idée austroslaviste est le Slovène Jernej/Bartholomäus Kopitar (1780-1844), conservateur de la Bibliothèque impériale de Vienne, lequel donna à cette idée, d'après l'historien Andreas Moritsch, sa première orientation politique dans le sens d'un patriotisme autrichien. Partant du constat que la majorité de la population de la monarchie des Habsbourg parlait une langue slave, que l'ensemble des peuples slaves était représenté en Autriche et qu'ils avaient en commun la langue slave liturgique forgée par Cyrille et Méthode, Kopitar en concluait que l'Autriche méritait bien davantage que la Russie d'être qualifiée d'État slave.¹⁰ Le *Vormärz* voit aussi se développer diverses expressions d'un discours austroslaviste. Une première forme, que l'historien tchèque Jiří Kořalka qualifie de « néoconservatrice », apparaît dans la brochure « *Über den gegenwärtigen Stand der böhmischen Literatur und ihre Bedeutung* » éditée en 1842 par l'aristocrate de Bohême, le comte Leo Thun ; celui-ci voit dans les Slaves de l'Ouest et du Sud « un soutien fiable à la Maison d'Autriche » ;¹¹ cette conception rejoint celle de l'écrivain tchèque Jan Erazim Vocel (1803-1871), auteur des lignes suivantes parues en 1841 dans l'*Augsburger Allgemeine Zeitung* :

Österreich allein gebietet über 15 Millionen Slawen; sie sind einmal da, und keine Menschenkraft kann den Stab über ihre Existenz brechen. Diese 15 Millionen bilden den Hauptbestandteil der Macht Österreichs – jener Macht, die den kräftigen Damm gegen die Überflutungen aus Osten für Deutschland bildet. Die Aufgabe kluger Staatsmänner ist es nun, diese 15 Millionen an ihr nationales, religiöses und somit österreichisches Interesse so fest

8 Jiří Kořalka : *Tschechen im Habsburgerreich und in Europa 1815-1914. Sozialgeschichtliche Zusammenhänge der neuzeitlichen Nationsbildung und der Nationalitätenfrage in den böhmischen Ländern*, Wien-München : Verlag für Geschichte und Politik/Oldenbourg 1991, p. 49.

9 Sur les origines de l'austroslavisme, voir Šimeček : « Austroslawismus » (note 4).

10 Andreas Moritsch : « Der Austroslavismus – ein verfrühtes Konzept zur politischen Neugestaltung Mitteleuropas », in Id. (Hg.) : *Austroslavismus* (note 4), p. 11-23 p. 13.

11 Kořalka, *Tschechen* (note 8), p. 49.

zu knüpfen, daß sie mit demselben Schrecken, wie einst die polnische Nation, an eine Verbindung mit Rußland denken....¹²

Qu'il s'agisse du discours de représentants d'un courant conservateur ou bien du mouvement national tchèque libéral, l'austroslavisme apparaît bel et bien comme constitutif d'un argumentaire défensif vis-à-vis d'un danger panslaviste, le panslavisme étant fondé sur l'idée d'une nation slave unique qui serait placée sous la férule de la Russie. Les représentants du mouvement national tchèque avaient dès 1831, au moment de la répression tsariste de la révolution polonaise, conçu quelques réserves vis-à-vis de la Russie et, à son retour d'un voyage en Russie, le journaliste et polémiste tchèque Karel Havlíček-Borovský (1821-1856), prit clairement ses distances avec l'idée d'une nation slave unique dans une série d'articles publiés en février/mars 1846 sous le titre « *Slovan a Čech* » [Le Slave et le Tchèque]. Comme le souligne Jiří Kořalka,¹³ l'austroslavisme ne visait pas à créer une nation slave ou austroslave ; il ne remet jamais en question l'autonomie ethnolinguistique, culturelle et politique des différents mouvements nationaux slaves mais il impliquait une solidarité entre Slaves de la monarchie autrichienne.

L'autre grande menace qui pesait sur les Slaves d'Autriche était le séparatisme hongrois et allemand. Dans un vibrant plaidoyer que l'on peut qualifier après coup d'austroslaviste même si son auteur n'utilise pas ce terme, plaidoyer publié dans le journal tchèque *Pražské Noviny* le 19 mars 1848, soit quelque trois semaines avant la lettre de Palacký, Havlíček rappelait la prépondérance numérique des Slaves en Autriche et invoquait cette solidarité slave face à l'Allemagne et à la Hongrie :

Notre confédération, c'est l'Autriche : c'est là que nous sommes réunis à nos frères slaves, aux Slaves du Sud et aux Polonais, c'est là que nous posséderons toujours une prééminence naturelle alors que nous ne serions dans la Confédération germanique qu'un petit appendice condamné à disparaître, à être englouti par l'élément allemand. Il faut que l'Autriche soit un royaume puissant, complètement autonome, complètement indépendant : dans cette Autriche, nous les Slaves parviendrons enfin à la souveraineté ; dans le titre de notre empereur il y a sept royaumes slaves, plus la Hongrie où les Slaves constituent deux tiers de la population !

L'autonomie complète serait pour nous Tchèques, à l'heure actuelle [...], un malheur, nous ne serions qu'une monarchie faible, dépendante des autres et notre nationalité serait constamment en danger. Mais alliés aux autres Slaves d'Autriche, nous pouvons jouir de toute autonomie en tant que couronne de Bohême et en même temps tirer profit de tous les avantages de notre grand État.¹⁴

12 Cité par Jiří Kořalka, *id.* C'est nous qui soulignons.

13 *Ibid.*, p. 48.

14 Cité d'après la traduction allemande de Minne Bley, in Karel Havlíček : *Polemische Schriften*, Stuttgart, München : Deutsche Verlags-Anstalt, 2001, p. 166 sq.

L'argument de la prépondérance numérique des Slaves brandi par Havlíček se trouve toutefois relativisé par Otto Urban qui précise que même en considérant, à l'encontre de la réalité, que les Slaves de la monarchie formaient une totalité, ils ne représentaient en 1850 que 40% de la population totale de la monarchie.¹⁵

Le moyen d'assurer cette « souveraineté » aux Slaves est le fédéralisme. Aussi austroslavisme et austrofédéralisme sont-ils étroitement liés,¹⁶ et cette question va-t-elle être débattue au cours du Congrès slave qui se tint à Prague du 2 au 12 juin 1848 dans le but d'élaborer un plan d'action commun des nationalités slaves ; la révolution pragoise et sa répression par les troupes du général Windischgraetz y mirent un terme brutal. Lors de ce Congrès, une orientation panslaviste, qui subordonnait à l'unité slave toutes les autres questions et était donc hostile à l'Autriche, côtoyait un courant pro-autrichien pour lequel la question slave relevait du problème de l'activité politique des Slaves au sein de la monarchie habsbourgeoise. Le texte de l'invitation officielle, rédigé par le Slovaque Ludovít Štur (1815-1856), correspondait à l'orientation panslaviste puisqu'il requérait la participation des Slaves non autrichiens ; ce n'est que sur l'intervention de F. Palacký, qui devait présider le Congrès, que la formule conviant les Slaves non autrichiens fut remaniée pour ne considérer leur présence que comme une simple possibilité, non indispensable. C'est en vertu de ce texte que l'anarchiste russe Mikhaïl Bakounine (1814-1876) participa aux travaux du Congrès. Dans une déclaration du 5 mai 1848, Palacký se distançait clairement de l'orientation panslaviste du Congrès, affirmant l'unité et l'intégrité de la monarchie autrichienne et rejetant toutes les accusations selon lesquelles les Slaves auraient l'intention d'entraver les droits des peuples non slaves de la monarchie¹⁷. Ce recadrage opéré juste avant l'ouverture du Congrès ne permit cependant pas de rassurer les Allemands d'Autriche. Les historiens tchèques eux-mêmes ne sont pas unanimes quant à l'interprétation de l'orientation du Congrès. Pour Jiří Kořalka, il s'agit en effet d'une « formidable manifestation austroslave », tandis qu'Otto Urban souligne l'influence du panslavisme, prédominant lors des débats.¹⁸ Même Havlíček n'y est désormais pas complètement insensible, ainsi que le Slovaque Pavel Šafářík (1795-1861) qui place à présent l'impératif de l'unité slave au-dessus du maintien de l'Autriche.¹⁹ Malgré ces tendances de fond, le programme officiel du Congrès, qui s'articulait autour de quatre points (l'importance des Slaves en Autriche et leurs relations mutuelles ; la relation des Slaves à l'État autrichien ; la relation des Slaves d'Autriche

15 Otto Urban : *Die tschechische Gesellschaft 1848-1918*. Aus dem Tschechischen übersetzt von Henning Schlegel, Wien, Köln, etc. : Böhlau, 1994, p. 73.

16 Dans son introduction, Andreas Moritsch : *Austroslawismus* (note 4) associe systématiquement les deux termes.

17 Urban : *Tschechische Gesellschaft* (note 15), p. 69.

18 Kořalka : *Tschechen* (note 8), p. 50 ; Urban : *Tschechische Gesellschaft* (note 15), p. 70-73.

19 *Ibid.*, p. 73.

aux autres Slaves et aux autres peuples, non slaves, d'Autriche), était bel et bien d'inspiration austroslaviste, contrairement au manifeste final qui ne comportait pas un mot sur la nécessité de conserver l'Autriche.²⁰ Les tensions entre austroslavisme et panslavisme sont donc bien marquées.

Palacký n'en continuera pas moins de défendre son projet d'une Autriche fédérale à la Diète de Kremsier [Kroměříž] qui se tint du 22 novembre 1848 au 7 mars 1849 et qui était chargée d'élaborer une constitution pour l'Autriche. L'historien tchèque y proposa la création de huit groupes de pays dont le premier serait composé de la Basse-Autriche, la Haute-Autriche, Salzbourg, des territoires allemands de Carinthie et de Styrie, du Tyrol allemand, mais également des territoires allemands de Bohême, Moravie et Silésie. Palacký envisageait donc alors de diviser le territoire des pays de la Couronne de Bohême et adoptait le principe ethnolinguistique comme base de l'organisation fédérale de la monarchie. Il se prononçait pour l'égalité de droits entre les différentes nationalités : « Nous devons construire l'Autriche de telle manière que les peuples existent volontiers en Autriche », déclara-t-il au sein du comité de rédaction de la constitution.²¹ Dans un texte rédigé le 21 mars 1849, juste après la dissolution de la Diète de Kremsier, Palacký revenait encore sur sa conception du fédéralisme autrichien : « Nous voulions construire l'Autriche sur une base fédérale, comme un État fédéral qui ainsi ne serait et ne se dirait ni allemand, ni slave, ni magyar, ni latin ; car il devait reposer justement sur une union de peuples libres et parfaitement égaux en droits. »²² Ce que Palacký et les défenseurs de cette conception austroslaviste avaient sous-estimé, c'était le poids de la bureaucratie centralisatrice et des hauts cercles militaires qui n'étaient pas prêts à soutenir les aspirations démocratiques des Slaves d'Autriche.²³ Par ailleurs, ce projet était perçu comme illusoire par les membres mêmes du comité de rédaction de la constitution, ce qui provoqua le retrait de Palacký de ce comité.²⁴ L'année révolutionnaire 1848/49, apogée du projet austroslaviste, fut aussi, logiquement, l'année de son échec.

Cet échec est-il dès lors entériné par le Compromis austro-hongrois en 1867 ? Bien avant la conclusion du Compromis, alors que des négociations secrètes étaient en cours entre le gouvernement autrichien et les Hongrois, Palacký avertissait, dans la brochure *Österreichs*

20 *Ibid.*, p. 70 et p 74.

21 « Wir wollten daher das neue Österreich auf einer föderativen Grundlage, als einen Bundesstaat aufbauen, der als solcher weder deutsch, noch slawisch, weder magyarisch noch romanisch sein und heißen sollte; denn er sollte eben auf einem Bunde freier und vollkommen gleichberechtigter Völker beruhen. », cité par Jiří Kořalka : *František Palacký (1798-1876), der Historiker der Tschechen im österreichischen Vielvölkerstaat*, Wien : Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften 2007, p. 316.

22 *Ibid.*, p. 325.

23 *Ibid.*, p. 297. Cf. aussi Kořalka : *Tschechen* (note 8), p. 50 sq.

24 Urban : *Tschechische Gesellschaft* (note 15), p. 117-118.

Staatsidee (1865), des dangers que constituerait, selon lui, pour les Slaves et pour l'avenir de l'Autriche, l'adoption du régime dualiste :

[D]er Tag, an dem der Dualismus proklamiert wird, wird zugleich durch unwiderstehliche Naturnotwendigkeit der Geburtstag des Panslawismus in seiner am wenigsten erfreulichen Gestalt werden; als Paten werden ihm die Väter des Dualismus stehen [...] Wir Slawen werden dem zwar mit gerechtem Schmerze, aber ohne Furcht entgegensehen. Wir waren vor Österreich da, wir werden es auch nach ihm sein.²⁵

Alors même que les négociations secrètes devant conduire au Compromis austro-hongrois étaient amorcées depuis longtemps, en juillet 1866, les Slaves d'Autriche se réunissaient en un Congrès à Vienne et élaboraient un projet fédéraliste de pentarchie divisant la monarchie autrichienne en cinq groupes de pays (les pays alpins et danubiens allemands, les pays de la Couronne de saint Venceslas, les pays de la Couronne de saint Étienne, la Galicie et Bucovine, les territoires des Slaves du Sud). František Ladislav Rieger (1818-1903), chef du parti vieux-tchèque et par ailleurs gendre de Palacký, y déclarait : « Avant tout, nous voulons conserver l'Empire car nous voyons dans son existence la garantie de notre existence nationale et celle des autres petites nations qui y sont rassemblées. »²⁶ Sadowa avait fait naître de grands espoirs chez les libéraux tchèques quant à la possibilité d'une fédéralisation de l'Autriche.²⁷ Les Tchèques, et Rieger à leur tête, considéraient avec une même crainte la Prusse bismarckienne et la Russie tsariste ; seule l'Autriche pouvait garantir selon eux « le libre progrès des États historiques ».²⁸ Rieger rejetait tout rapprochement des Tchèques avec la Russie avec la plus grande vigueur.²⁹

Le Compromis austro-hongrois bloquait désormais toute réforme fédéraliste en Autriche³⁰, sa conclusion fut, dans ces conditions, ressentie par les Tchèques comme une « provocation »³¹ et donna lieu en Bohême à une vague de protestations qui gagna rapidement les masses. Cette vague de protestations se traduisit d'une part par le refus des députés tchèques de siéger au *Reichsrat* à Vienne, d'autre part par une série de manifestations : la première d'entre elles fut la participation des représentants du mouvement national tchèque, dont Palacký et Rieger, à l'exposition

25 Cité par Jiří Kořalka : *Tschechen* (note 8), p. 195.

26 Cité par Victor-L. Tapié : *Monarchie et peuples du Danube*, Paris : Fayard 1969, p. 335.

27 Urban : *Tschechische Gesellschaft* (note 15), p. 307.

28 Tapié : *Monarchie* (note 26), p. 335.

29 Urban : *Tschechische Gesellschaft* (note 15), p. 289.

30 *Ibid.*, p. 270.

31 Helmut Rumpler : *Eine Chance für Mitteleuropa, bürgerliche Emanzipation und Staatsverfall in der Habsburgermonarchie* (Geschichte Österreichs 1804-1914, hg. von H. Wolfram), Wien : Ueberreuter 1997, p. 426.

ethnographique de Moscou en mai 1867, ce qui ne fit que raviver les craintes allemandes et hongroises d'un danger panslaviste. En réalité, au-delà de ce « pèlerinage » à Moscou, le but des dirigeants politiques tchèques était de gagner la France à leur cause en présentant la Bohême comme un rempart à la fois au pangermanisme et au panmagyarisme ; cette nouvelle orientation française et russe de la politique étrangère tchèque ne signifiait cependant pas l'abandon du programme autrichien des libéraux tchèques, mais elle révélait une prise de conscience que la question tchèque allait désormais devenir une affaire internationale.³²

Un autre mode de protestation fut l'organisation de grands rassemblements populaires, baptisés *tábory* en souvenir des hussites radicaux et révélant ainsi la radicalisation du mouvement national tchèque. Le point culminant de ces *tábory* fut un rassemblement qui, fin 1868, réunit quelque 20000 personnes à Prague et provoqua des débordements dont la conséquence fut la proclamation de l'état d'urgence dans la capitale de la Bohême. Entre-temps, entraînés par Rieger, les députés tchèques refusaient désormais de siéger également à la Diète de Bohême. L'attitude des Tchèques entravait donc considérablement le fonctionnement des institutions en Cisleithanie. Aussi François-Joseph finit-il par se résoudre à rechercher un compromis également avec la Bohême, tâche qui fut d'abord confiée à l'éphémère cabinet Potocki (1870), lequel entama des négociations secrètes avec les Tchèques, puis au ministère Hohenwart-Schäffle : celui-ci négocia avec le comte Clam-Martinic et Rieger, représentants des Tchèques de Bohême, et Alois Pražák, représentant des Tchèques de Moravie, et donc sans convier les libéraux allemands. Les « Articles fondamentaux » qui naquirent de ces négociations prévoyaient la reconnaissance du « droit d'État » de la Bohême, l'autonomie de la Diète et du gouvernement de Bohême qu'il s'agirait de mettre en place ; l'égalité de droits entre Allemands et Tchèques était garantie, de même que la stricte parité des deux langues dans l'administration et les affaires de l'État, ce qui constituait un net avantage pour les Tchèques. En contrepartie, ces derniers s'engageaient à revenir siéger au *Reichsrat*. Les Allemands de Bohême obtenaient, en guise de compensation, une redéfinition des districts administratifs et des circonscriptions électorales ainsi que la création de deux curies nationales à la Diète de Bohême.³³

L'opposition du ministre-président hongrois Gyula Andrassy (1823-1890), qui craignait que cela ne suscite des revendications similaires chez les Slaves de Hongrie, ainsi que celle des Allemands, et à leur tête le chancelier du Reich Friedrich Ferdinand Beust (1809-1886), qui redoutaient que la Bohême ne suive l'exemple de la Hongrie firent finalement échouer l'adoption de ces « Articles fondamentaux » le 30 octobre 1871 ; d'après Helmut Rumpler, ce échec marqua la prise de distance définitive des Tchèques avec l'idée d'un État autrichien commun ; ce dernier en veut pour preuve la réaction de Palacký consignée dans son « testament politique » :

³² *Ibid.*, p. 331-332.

³³ Rumpler : *Chance* (note 31), p. 435.

Ich lasse nun leider auch selbst die Hoffnung auf eine dauernde Erhaltung des österreichischen Staates fahren, nicht als ob derselbe nicht wünschenswerth oder an und für sich möglich wäre, sondern deshalb, weil den Deutschen und Magyaren gestattet würde, sich der Herrschaft zu bemächtigen und in der Monarchie einen einseitigen Racendespotismus zu begründen, welcher in einem vielsprachigen und konstitutionellen Staate als politischer Nonsens (*contradictio in adjectivo*) keinen langen Bestand haben kann ; die Deutschen und die Magyaren aber wollen kein anderes Österreich, es sein denn eine solche Despotie.³⁴

Loin d'y voir comme Helmut Rumpler la rupture du lien de fidélité qui liait Palacký à l'Autriche, il faut au contraire lire dans cette confession un rappel du credo austroslaviste puisque l'historien tchèque réitère sa foi en la nécessité d'un État autrichien fédéral. Ainsi, si l'on entend l'austroslavisme comme le fait Otto Urban au sens large d'« affirmation de l'autonomie des Slaves occidentaux », on peut établir une continuité jusqu'à Thomas Garrigue Masaryk (1850-1937), futur premier président de la Tchécoslovaquie.³⁵ Jiří Kořalka qui, pas plus que Robert Kann,³⁶ n'a recours au terme d'austroslavisme pour décrire « l'idée de l'État autrichien » de Palacký, souligne cependant l'influence de l'idée d'une Autriche fédérale jusqu'au début de la Première Guerre mondiale³⁷. Masaryk ne déclara-t-il pas en 1891 : « Nous affirmons cependant tous que nous avons la même idée de l'Autriche que Palacký, c'est-à-dire que nous voulons sincèrement l'Autriche »³⁸, ce qu'il rappellera devant le *Reichsrat* à la veille du conflit mondial :

Justement parce que je ne me suis jamais laissé entraîner à des rêves sur la chute de l'Autriche, parce que je sais que, bonne ou mauvaise, cette Autriche doit durer, il me semble que c'est mon devoir d'en faire quelque chose. Nos projets de droit public ou de réforme administrative ne doivent pas tendre à affaiblir les autres, mais à fortifier l'ensemble.³⁹

Le programme des Jeunes-Tchèques de 1889 revendique quant à lui « un État tchèque indépendant dans le cadre de l'Empire autrichien »⁴⁰. Cet héritage est également présent chez les représentants du « positivisme » tchèque, c'est-à-dire le courant défendant l'idée d'une participation

34 Palacký : *Politisches Vermächtnis*, Prag : Thedor Mourek, 1872, p. 24 sq.

35 Urban : « Austroslawismus » (note 7), p. 42.

36 Robert A. Kann : *Das Nationalitätenproblem der Habsburger Monarchie. Geschichte und Ideengehalt der nationalen Bestrebungen vom Vormärz bis zur Auflösung des Reiches im Jahre 1918*, 2 vol., Graz : Böhlau 1964.

37 Kořalka : *Tschechen* (note 8), p. 196.

38 Citation in *ibid.*, p. 197.

39 Cité par Jean Bérenger : *Histoire de l'Empire des Habsbourg*, Paris : Fayard 1990, p. 704.

40 Cité par Urban : *Tschechische Gesellschaft* (note 15), p. 570.

active des Tchèques au pouvoir au sein de l'État multinational autrichien après la politique d'obstruction et de boycott, politique dite de « résistance passive ».⁴¹ En 1906, le Jeune-Tchèque Karel Kramář (1860-1937), qui deviendra le premier chef de gouvernement de Tchécoslovaquie en 1918 et qui fut l'initiateur du « néoslavisme » en lequel l'historien tchèque Jan Křen voit un héritier de l'austroslavisme,⁴² affirmait ainsi : « Il n'y a pas d'autre issue : La situation de notre peuple au cœur de l'Europe et la configuration des rapports de forces internationaux nous contraint plus que jamais à rechercher les meilleures garanties pour l'avenir de notre peuple dans une Autriche forte, saine à l'intérieur. Je crois en les paroles de Palacký et en sa foi solide en l'existence de son peuple »⁴³. L'héritage austroslaviste de la pensée politique de Karel Kramář est également souligné par Otto Urban qui observe dans l'orientation prorusse de la politique tchèque prônée par Kramář et dans cette « idée d'une nouvelle communauté slave » une « variante de néo-austroslavisme ».⁴⁴ En février 1909 se forma ainsi au *Reichsrat* une alliance nommée « Unité slave » entre partis tchèques et slaves du sud et conservateurs ukrainiens ; la stratégie de cette alliance s'articulait autour de la devise : « *Alles für den Monarchen und den Staat. Vorsicht und Zurückhaltung gegenüber der Regierung !* » Cette alliance fut rejointe en 1911 par les libéraux polonais.⁴⁵ En 1909 également, le social-démocrate tchèque Bohumír Šmeral (1880-1941), partisan d'une transformation de l'Autriche en fédération républicaine ou socialiste, se référait lui aussi à la célèbre phrase de Palacký : « [J]ustement pour le peuple tchèque, l'Autriche est aujourd'hui un État indispensable, c'est justement à nous que s'applique la vérité impopulaire de Palacký : 'Si l'Autriche n'existait pas, nous devrions la créer' »,⁴⁶ ce qu'il réaffirmait encore à la veille de la Première Guerre mondiale : « Si l'Autriche-Hongrie devait ne pas se maintenir, une nouvelle guerre de Trente Ans éclaterait sur l'Europe et de nouveau, comme avant la paix de Westphalie, la Bohême serait le centre des souffrances ».⁴⁷ Les Tchèques ne pouvaient se résoudre à abandonner l'Autriche. J. Kořalka souligne également l'influence de Palacký sur d'autres tenants du fédéralisme tels que le Roumain Aurel Popovici (1863-1917), proche de l'archiduc François-Ferdinand.⁴⁸ Andreas Moritsch, à qui Hans Henning Hahn a pu reprocher d'utiliser ce concept pour réhabiliter la

41 Kořalka : *Tschechen* (note 8), p. 197.

42 Jan Křen : *Die Konfliktgemeinschaft. Tschechen und Deutsche 1780-1918*, München : Oldenbourg 1996, p. 277.

43 Kořalka : *Tschechen* (note 8), p. 198.

44 Urban : *Tschechische Gesellschaft* (note 15), p. 797 sq.

45 *Ibid.*

46 Kořalka : *Tschechen* (note 8), p. 199.

47 *Ibid.*

48 Kořalka : *Palacký* (note 21), p. 316.

monarchie des Habsbourg,⁴⁹ considère que « les Slaves des Habsbourg [non plus les Tchèques seuls] sont au fond restés attachés au concept austroslaviste de Palacký jusqu'à la Première Guerre mondiale » et que ce concept fut « repris par presque tous les dirigeants politiques des nationalités slaves des territoires Habsbourg ». ⁵⁰ Si la composante tchèque de l'austroslavisme apparaît comme fondamentale, la fidélité à cette idée ne résulte toutefois plus, pour les Tchèques, que de la conviction de l'impossibilité ou du caractère prématuré de l'indépendance ; on ne saurait trouver chez les représentants politiques tchèques de déclaration d'attachement aussi solennelle que celle formulée par exemple par les Polonais de Galicie en 1866 adressée à l'empereur François-Joseph : « Sans craindre de nous éloigner par cette attitude de notre idée nationale, croyant à la mission de l'Autriche et confiant en la pérennité des changements que ta parole de monarque a fermement décidés et annoncés, nous déclarons du plus profond de notre cœur que nous sommes et voulons être à tes côtés. » ⁵¹ L'adhésion tchèque à l'Autriche ne perdure que faute d'une meilleure option.

L'austroslavisme se trouve par ailleurs constamment en balance avec le panslavisme. La guerre russo-turque de 1877 relance ainsi des velléités panslavistes, prusses en Bohême. ⁵² À la veille de la Première Guerre mondiale, Karel Kramář, qui avait pourtant toujours proclamé son attachement à la monarchie des Habsbourg, confiait sa profonde déception vis-à-vis de la politique slave de l'Autriche et tendait une main à la Russie : il projetait la constitution d'un empire slave qui serait une union des monarchies slaves (dont le royaume de Bohême) autour de la Russie tsariste. ⁵³ Masaryk également, à la recherche d'« arguments en faveur d'une orientation pro-autrichienne » selon ses propres termes ⁵⁴, étudia l'option slaviste ou panslaviste pour s'en détourner toutefois aussitôt : si la Russie pouvait servir de contrepoids à l'Allemagne, le démocrate qu'était Masaryk ne pouvait cependant pas confier la protection du peuple tchèque à la Russie tsariste.

En dépit des querelles de stratégies autour de la résistance passive ou de la question du droit d'État de la Bohême, les Tchèques ne remirent pas en cause l'existence de l'Autriche et l'intégration de la Bohême au sein de l'Autriche jusqu'en 1914 : c'est la forme de cette intégration qui faisait l'objet d'un conflit. On peut donc souligner la rémanence ou subsistance en Autriche-

49 Hahn : « Austroslawismus » (note 4), p. 55.

50 Moritsch : « Austroslawismus » (note 10), p. 18.

51 « Ohne zu befürchten, dadurch von unserer nationalen Idee abzuweichen, im Glauben an die Mission Österreichs und im Vertrauen auf die Dauerhaftigkeit der Änderungen, die Dein Monarchenwort als festen Entschluß verkündet hat, erklären wir aus tiefstem Herzen, daß wir bei Dir, allergnädigster Herr, stehen und stehen wollen. », cité par Rumpler : *Chance* (note 33), p. 429.

52 Urban : *Tschechische Gesellschaft* (note 15), p. 458.

53 Jan Křen : *Konfliktgemeinschaft* (note 42), p. 304.

54 *Id.*

Hongrie de forces centripètes que l'on pourrait qualifier d'austroslavistes, mais il faut naturellement en relativiser l'ampleur, ce que ne fait peut-être pas suffisamment l'ouvrage d'Andreas Moritsch : en déclinant l'austroslavisme à toutes les nationalités slaves de la monarchie, il a en effet tendance à y voir un rempart contre les nationalismes.